



IRÈNE FRAIN

La Forêt
des 29

Pour aller plus loin

Sommaire

| | | | |
|---|----|---|----|
| La Forêt des 29, Présentation | 4 | Rawat, le Rao de l'ombre | 22 |
| Un récit ancré dans une histoire réelle d'une incroyable actualité | 4 | Binji, la danseuse | 24 |
| À propos d'Irène | 6 | Inda, la marchande | 24 |
| Irène Frain | 6 | Udo, le masseur de Bika | 24 |
| Bibliographie d'Irène Frain | 7 | Abhai, l'exterminateur, le Maharao de Jodhpur | 24 |
| Entretien avec Irène Frain | 8 | Le capitaine du bataillon des coupeurs de bois | 24 |
| Structure du roman | 17 | Amrita | 24 |
| Le découpage du récit | 17 | | |
| I - L'enfance de Djambo | 17 | Sur les traces de Djambo en Inde. | 26 |
| II - Le chemin initiatique de Djambo | 17 | Jambhoji, le premier écologiste de l'Histoire | 26 |
| III - La prise de conscience | 17 | Être écocitoyen en Inde au XV ^e siècle en 29 principes | 28 |
| IV - Enseignement et fondation des communautés Bishnoïs | 20 | Le contexte religieux | 28 |
| V - Le sacrifice pour les arbres | 20 | 29 principes commentés par Irène Frain | 28 |
| | | Les autres prescriptions des Bishnoïs | 31 |
| Galerie de portraits | 21 | L'héritage de Jambhoji : religion, philosophie ou art de vivre en paix ? | 31 |
| Djambo | 21 | | |
| Lohat et Hansa, les parents de Djambo | 21 | L'immolation de Khejarli | 33 |
| Karma, la tante de Djambo | 21 | Khejarli, 1730 : auto-immolation, suicide collectif ou crime contre l'humanité ? | 33 |
| Les armées des Raos | 21 | Les faits | 33 |
| Les Bhils | 21 | Signification du drame | 35 |
| Sawant, le magicien | 21 | | |
| Le Rao Bika | 22 | | |

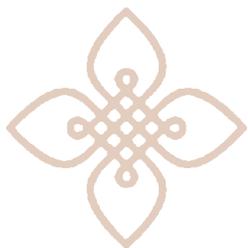


| | |
|---|-----------|
| Enlacer un arbre aujourd'hui... | 35 |
| Le mouvement Chipko | 35 |
| Les « Tree Huggers » américains | 36 |
| Guide pratique du bishnoï | 37 |
| Visite au pays des Bishnoïs | 38 |
| Les Bishnoïs aujourd'hui | 38 |
| Le statut de la femme bishnoï | 39 |
| Le khejri, | |
| « l'arbre qui allaite le monde » | 40 |
| L'antilope noire, un animal vénéré | 40 |
| « Bishnoïs : écologistes depuis le xv ^e siècle » | 41 |
| Pour en savoir plus | 38 |
| Sur les traces de Djambo en images | 38 |



La Forêt des 29

Présentation



« Irène Fraïn a l'intelligence de la nature
et l'intelligence des hommes. »

Olivier de Kersauson

Un récit ancré dans une histoire réelle d'une incroyable actualité

Sur fond de steppes arides et de palais princiers, Irène Fraïn ressuscite l'épopée méconnue d'un homme qui a inventé « l'écologie moderne » en Inde il y a plus de 500 ans ! Après une enquête au Rajasthan, elle livre une histoire flamboyante, entre roman historique et conte initiatique.

Rajasthan, Inde du Nord, 1485. À la lisière du désert, les rajahs rivalisent de palais mirifiques ornés de fresques somptueuses. Pour les ériger, ils alimentent les fours à chaux en faisant abattre des arbres par milliers. Suite à cette déforestation, une sécheresse effroyable ravage la région aux dépens des habitants les plus humbles de la contrée.

Au cœur de la catastrophe écologique, un paysan se dresse : Djambo. Jeune homme rejeté par les siens, il a rejoint le peuple des pauvres. Dans sa longue errance, il a tout vécu : la faim, le deuil, la route, les mirages destructeurs de l'orgueil et de l'opulence, la douleur de l'amour trahi... Mais il a surtout appris à connaître la nature.

Le premier, il comprend que la sécheresse n'est pas une vengeance des dieux mais celle de la nature maltraitée. Avec quelques hommes et femmes de bon sens, il fonde une communauté qui permet la survie de tous, sans discrimination aucune, grâce à l'application de 29 principes simples pour vivre en

harmonie avec la nature. La protection des arbres est le pilier de cette communauté, dont les adeptes ont pris le nom de « 29 » en hindi : les Bishnois.

Progressivement, la démarche de Djambo frappe les esprits et son efficacité fait école.

Dès 1500, l'Inde du Nord compte des centaines de villages de « 29 ». Gestion rationnelle de l'eau, respect des femmes, protection des animaux sauvages, égalités des castes : ces principes séduisent les plus humbles. De leur côté, les puissants respectent les Bishnois, qui vivent en paix...

Mais en 1730, le maharadjah de Jodhpur est pris à son tour de folie bâtisseuse. Venant à manquer de bois, il expédie son armée dans une forêt qui appartient à une femme bishnoï, Amrita. « Plutôt mourir ! » déclare-t-elle aux soldats en enlaçant un arbre. Elle est aussitôt décapitée. Ses deux filles l'imitent et subissent le même sort. D'autres Bishnois prennent alors leur suite et sont eux-mêmes trucidés par les soldats coupeurs de bois. Ce massacre semble ne jamais devoir finir... mais à la 363^e victime, le chef de l'armée, écoeuré, renonce. Et le maharadjah, ébranlé, décide de protéger à jamais les « 29 ».

ROMAN



La Forêt
des
29

CLIX

IRÈNE FRAIN

*** Irène Frain ***

À propos d'Irène Frain

Est-il encore besoin de présenter l'une des plus grandes romancières françaises ?

Agrégée de lettres classiques, historienne, journaliste à Paris Match et romancière parmi les plus appréciées du grand public, Irène Frain attribue son goût pour l'Asie à sa naissance à Lorient, ancien port de la Compagnie des Indes. Grande voyageuse au regard humaniste, on l'a qualifiée de « Fée écrivaine » ou encore de « Schéhérazade bretonne ». Son précédent roman, *Les Naufragés de l'île Tromelin* (éditions Michel Lafon, 2010), a été récompensé par le Grand Prix de l'Académie de marine, le Grand Prix Palatine du roman historique et le Prix Relay du roman d'évasion.

Avec *La Forêt des 29*, elle signe son 29^e roman.



Irène Frain

Bibliographie d'Irène Frain

- *Quand les Bretons peuplaient les mers* (1979)
- *Le Nabab* (1982)
- *Modern Style* (1984)
- *Désirs* (1986)
- *Secret de famille* (1989)
- *Histoire de Lou* (1990)
- *La Guirlande de Julie* (1991)
- *Devi* (1992)
- *Quai des Indes* (1992)
- *Vive la mariée !* (1993)
- *La Vallée des hommes perdus* (1994)
- *L'Homme fatal* (1995)
- *La Fée chocolat* (1995)
- *Le Roi des chats* (1996)
- *Le Fleuve bâtisseur* (1997)
- *L'Inimitable – Cléopâtre* (1998)
- *À jamais* (1999)
- *La Maison de la source* (2000)
- *Julien Gracq et la Bretagne* (2000)
- *La Côte d'amour* (2001)
- *Pour que refleurisse le monde*
(en collaboration avec Jetsun Pema, 2002)
- *Les Hommes, etc.* (2003)
- *Le Bonheur de faire l'amour dans sa cuisine et vice versa* (2004)
- *Au royaume des femmes* (2007)
- *À la recherche du Royaume* (2007)
- *Gandhi, la liberté en marche* (2007)
- *Les Naufragés de l'île Tromelin* (2010)
- *Le Navire de l'Homme triste et autres contes marins*
(réédition en 2010)
- *La Forêt des 29* (2011)

Entretien avec Irène Frain

Comment avez-vous découvert l'histoire de votre héros Djambo ?

Dans un journal indien. Je me suis aussitôt précipitée sur Internet pour vérifier qu'elle était bel et bien vraie. C'est là que j'ai découvert le parcours de Djambo et décidé d'aller enquêter sur place. Je ne savais pas si j'allais trouver grand-chose : même les savants qui s'intéressent à l'Inde ont très peu étudié les communautés bishnoïs. Malgré tout, je suis partie.



Guru Jambheshwar :
Djambo

Depuis combien de temps aviez-vous ce livre en tête ?

J'ai découvert cette histoire à la mi-juin 2009. Début juillet, j'étais en Inde sur les traces de Djambo. J'ai voyagé là-bas environ un mois, et je me suis mise à l'ouvrage dès mon retour.

Quel type de documentation avez-vous trouvé sur cette histoire, en France et en Inde ?

J'ai trouvé les éléments de départ sur Internet, en tapant « Jambhoji » – le nom historique de Djambo – et « Bishnoïs » sur un moteur de recherche. Puis j'ai interrogé une amie spécialiste de l'Inde. Elle a fait des

recherches dans les fichiers des bibliothèques savantes et n'a quasiment rien trouvé. Je disposais toutefois des noms des hauts lieux de la vie de Djambo : Pipasar, son village de naissance, Samrathal, la dune de son premier discours, Djamba, l'emplacement de la première communauté, Muckham, l'endroit où il est inhumé, Khejarli, le village du massacre-immolation des 363 adeptes qui, plus de 200 ans après sa mort, donnèrent leur vie pour les arbres. J'ai pris une carte, dessiné un itinéraire et, pour en savoir plus, décidé d'interroger les gens sur place. Ensuite, ce fut une affaire de patience, de vigilance constantes. Et de chance ! Ainsi, à Khejarli, je suis tombée sur le descendant d'Amrita Devi, la première femme qui donna sa vie pour les arbres et fut à l'origine de la tragédie de 1730.

Comment avez-vous fait pour enquêter au Rajasthan ?

En plus des lieux que je viens d'énumérer, j'avais deux villes importantes à étudier et explorer : Jodhpur et Bikaner, toutes deux fondées par des féodaux contemporains de Djambo, les Rathores, étroitement liés à son histoire, puisque ce sont eux les responsables de la déforestation. Il fallait aussi que je voie le désert du Thar. J'en ai parlé à un ami français qui connaît bien la région et qui a trouvé sur place un « fixeur », c'est-à-dire, plus qu'un guide, un informateur susceptible de m'assister dans l'enquête. Il parlait français, ce qui permettait d'améliorer la précision des recherches et d'éviter les malentendus. Mon mari m'accompagnait pour



Le mausolée de Mukham

prendre les films et les photos – élément capital de la documentation. À trois, nous préparions les journées et, le soir, nous échangeons nos impressions, qui étaient parfois contradictoires. Je prenais constamment des notes, je ne lâchais mon carnet que pour manger ou faire ma toilette !

Mon « fixeur », Nitin, m'a aussi déniché sur place de la documentation en anglais. Mais si ces livres touchaient à l'histoire de la région et de la dynastie Rathore, on n'y parlait jamais des Bishnoïs. Donc je n'ai dû compter que sur mes propres moyens, ouvrir les yeux, les oreilles et réfléchir avant de parler, sans jamais rater l'occasion qui passe. Il faut savoir que dans une enquête, ce qui compte, c'est la bonne question. Seule la bonne question vous permet d'avoir la bonne réponse. Et c'est particulièrement vrai avec les Bishnoïs. En raison de leur principe « Filtre tes paroles comme ton eau





La dune de Samrathal

et ton lait », ils ne répondent qu'aux questions qu'on leur pose. Ils sont réservés et, selon les préceptes de Djambo, ne cherchent pas à se mettre en avant. Donc il faut être en alerte permanente, et en même temps très doux, très respectueux, pas intrusif. Il paraît que mon respect, parfois même ma timidité, car les Bishnoïs m'ont beaucoup impressionnée, sont visibles sur les vidéos de l'enquête. Mais c'est sans doute par cette attitude que j'en ai tant appris sur Djambo et les Bishnoïs. Une fois rentrée, j'ai mis mes notes au clair sur mon ordinateur, et je les ai confrontées aux livres que j'avais consultés ainsi qu'à ma documentation glanée sur Internet.

Une fois documenté, comment passe-t-on à l'écriture d'un tel roman ?

Un roman est tout sauf de la documentation dialoguée ! Il faut à la fois s'en servir et l'oublier, c'est un phénomène très complexe, et en grande partie inconscient. Pas de recettes, même si on sait qu'un roman va toucher le lecteur quand il fait vivre des êtres humains, vos semblables, vos frères. Ici, l'histoire se passe en Inde mais je voulais que ce soit aussi la vôtre, que vous soyez entraînés dans sa dimension universelle. Par conséquent, il fallait éviter tout ce qui est exotique, trouver des équivalences en français à des mots et des réalités indiennes. Et, pour le reste, j'ignore comment ça s'est passé. Cela s'est sans doute apparenté au travail d'acteur : toutes les émotions vécues lors de mon enquête ont rejoint dans mon inconscient mes



Le palais de Bikaner

propres expériences de vie. Je ne savais absolument pas à l'avance ce qui allait en sortir. Tout juste pouvais-je choisir le ton que j'allais employer – ce que j'appelle « placer la voix » –, avoir une idée des rythmes que je voulais donner au texte et une idée générale du parcours de Djambo. Mais je devais rester prête à tout moment à me surprendre moi-même ! J'avais fait un plan mais je ne l'ai pas tout à fait suivi ! Nombre d'idées, de pistes ou de personnages ont fini à la poubelle !

Par ailleurs, le hasard m'a fait croiser le photographe

et cinéaste Franck Vogel aux deux tiers de mon livre, en octobre 2010, quand j'abordais la partie « L'Esprit de la dune ». Un nouveau coup de chance ! J'ai pu, par son entremise et via Internet, poser des questions aux Bishnoïs – Franck était reparti en Inde et moi, j'étais restée à Paris. Grâce aux réponses des Bishnoïs, j'ai pu reconstituer de façon rationnelle le massacre-immolation et mieux comprendre ce qui s'était passé – c'était encore une énigme pour moi à ce moment-là. Les photos des livres des Lignées prises par Franck, comme ses indications

sur leur utilisation, m'ont ainsi permis de comprendre comment et pourquoi on possédait, 280 ans après le drame, la liste intégrale des 363 victimes de Khejarli.

Quelle est la part de fiction romanesque et de réalité historique dans *La Forêt des 29* ?

Ce qui est le plus romanesque, c'est la première partie de la vie de Djambo : son enfance, la romance de Bika et Noor, l'affaire de la gazelle morte, les épisodes de Sawant, Binji, Inda, la relation du masseur Udo avec Bika. Pour une simple raison : je disposais d'une documentation extrêmement maigre ou contestable sur ce moment de la vie de Djambo, « l'enfance du sage », comme je dis parfois, rien que des bribes, des récits folkloriques, des contes. Je n'arrivais pas à croire à la « légende dorée », cette vision idéalisée qui fait de Djambo un enfant tard venu, adoré de ses parents, chouchouté. Un fils si choyé dans une bonne famille ne se serait jamais révolté contre le système des castes, surtout dans

l'Inde du Moyen Âge ! En revanche, sa capacité de rébellion se comprend s'il a été lui-même persécuté. Il est évident qu'il a vécu sur les routes, sans doute dans le sillage de prêcheurs, qu'il a connu la misère et assisté à des atrocités contre les musulmans et les intouchables. Son message, à tous égards, est révolutionnaire. Non seulement il demande qu'on protège les animaux et les arbres, mais il abolit les castes, définit un Dieu sans image et défend les femmes au point d'inventer l'équivalent du congé maternité. Tout cela en 1485 !

Comment avez-vous eu l'idée de tous ces personnages ?

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'ils n'ont pris d'existence que quand je leur ai donné un nom qui convienne à leur personnalité. Je les ai choisis avec le plus grand soin. Mais il fallait que ces noms soient vraiment de la région et de l'époque. J'ai fini par trouver la solution : je les ai pris dans la liste des victimes de Khejarli. Sauf pour Hansa, Lohat ou Udo, ce sont les vrais noms, évidemment, comme pour le Rao Bika et les autres Rathores, qui sont des personnages historiques.

À vous lire, on dirait que vous avez connu Djambo et le Rao de Bikaner et qu'ils vous ont fait des confidences...

J'ai essayé de me mettre dans leur peau – ce travail d'acteur dont j'ai parlé tout à l'heure... Et puis je

suis allée si souvent en Inde ! Là-bas, je me transforme en éponge. Éponge à sensations, à émotions, odeurs, goûts, couleurs... Le héros dont la présence était la plus forte fut évidemment Djambo. À la fin du livre, j'avais parfois l'impression qu'il était là, derrière mon épaule. Et mon éditrice aussi, ce qui m'a rassurée sur ma santé mentale ! C'était très étrange...

Votre dernier livre date d'il y a tout juste deux ans... Comment avez-vous pu vous atteler si rapidement à un ouvrage aussi riche, dense et puissant ?

Les Naufragés de l'île Tromelin a été achevé en décembre 2008. J'avais mis 9 mois à l'écrire, documentation comprise. Pour celui-ci, ce fut le double, 18 mois. Mais je ne compte jamais le temps quand j'écris. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai trouvé cette entreprise effrayante autant qu'exaltante. J'ai failli tout abandonner à deux reprises, sans en parler à personne, bien sûr. J'avais la sensation d'être accrochée à une paroi de montagne sans pouvoir monter ni non plus redescendre. Et je craignais d'avoir choisi un sujet infaisable... Mais, amour-propre et ténacité bretonne, j'ai continué. Je me suis souvent remise en question. Ma vie était très austère, je vivais recluse et je me sentais parfois étrangère à mon environnement, j'en souffrais beaucoup, je me demandais sans cesse : « Où est la vraie vie ? Dans ce que j'écris, ou dehors ? » Mais c'est peut-être cette souffrance qui a donné sa densité au livre. Pour le reste, je ne sais pas. Mon admiration pour



Au palais de Bikaner



La citadelle de Jodhpur



La salle du trône de Bikaner

les Bishnoïs, mon rêve de me faire le « passeur » de leur message et de leur magnifique histoire m'a sans doute donné de l'énergie chaque matin... En tout cas, c'est sûr, je ne me suis pas épargnée.

Quelle influence ce livre a-t-il eu sur vous sur le plan spirituel ?

Grâce à mon amitié ancienne avec la sœur du dalai-lama Jetsun Pema, je connaissais déjà bien le bouddhisme, la première doctrine de respect du vivant ; Djambo en a repris mot pour mot nombre d'enseignements. Mais il s'est concentré sur l'aspect « protection de la nature » de cette philosophie et il a délivré des leçons

de vie à la portée des gens les plus simples. Un message formidablement tonique et optimiste. Certains de ses préceptes m'ont enthousiasmée et me donnent toujours énormément d'allant. « Pas de fatalité dans notre naissance, nous nous créons nous-mêmes... » Quel programme, à tout âge ! Et cette idée d'étendre à la nature le principe de justice... Enfin Djambo ne nous propose pas de devenir des saints, mais de vivre notre vie présente en harmonie avec la nature. Pour lui, c'est le meilleur moyen de vivre en harmonie avec soi. Je suis d'accord à 200 % !

Et sur le plan écologique dans votre vie quotidienne ?

J'ai été sensibilisée très jeune par mon père à l'écologie, même si le mot n'existait pas. Mais les préceptes de Djambo m'ont encouragée dans tous mes gestes quotidiens, par exemple le tri sélectif, la douche au lieu du bain, jeter le moins possible de nourriture et l'acheter à bon escient, marcher au lieu de prendre la voiture, manger équilibré, juste ce qu'il faut, consommer les fruits et légumes de saison, etc. Disons que ma conscience écocitoyenne est plus sûre, après ce livre, et plus affirmée.

Comment expliquez-vous que l'histoire de Djambo soit restée vivace au Rajasthan plus de 5 siècles après les faits ?

Grâce à la caste des Charans (prononcer « charane »). Ce sont des bardes-généalogistes qui ne ces-

saient de parcourir le Pays de la Mort pour tenir une sorte d'état-civil des villages. Une partie d'entre eux étaient illettrés. Ils apprenaient les généalogies des familles par cœur. Ces précieux renseignements se transmettaient de père en fils. D'autres savaient lire et écrire et consignaient leurs données dans des registres. Il faut savoir que les Indiens, depuis des millénaires, considèrent avec un grand bon sens que, pour savoir qui on est, il faut savoir d'où on vient. Ainsi, certains villages disposent de généalogies écrites qui remontent à 2 000 ans ! Les Charans, durant leurs voyages, accumulaient aussi nombre d'observations, de nouvelles, de récits. Imaginatifs comme le sont souvent les Indiens – encore maintenant, là-bas, il n'y a pas de cloison étanche entre la réalité et la légende –, ils transformaient souvent, au fil des chemins, ce qu'ils avaient appris en contes extraordinaires. Très vite, on ne démêlait plus le vrai du faux. Souvent aussi, les Charans étaient musiciens. Ils changeaient toutes ces inventions inspirées par la réalité en poésies psalmodiées qui enchantèrent tout le monde. Certains d'entre eux, plus doués que les autres, furent embauchés par les rajahs pour tenir la chronique de ce qui se passait dans leurs cours... et chanter leurs louanges ! Des sortes de bardes officiels, en somme. Parfois, ce qu'ils racontaient dans leurs textes ne plaisait pas aux maharadjahs. Les Charans se mettaient alors en grand danger, à la façon des journalistes contemporains qui relatent des faits qui dérangent le pouvoir en place. Ce sont manifestement les Charans qui, dès les années 1530, ont élaboré ce que j'appelle « la légende dorée de Djambo ». Mais en 1730, les bardes



Une fresque au palais de Bikaner

qui tenaient la chronique de la cour du maharadjah de Jodhpur sont restés muets sur la tragédie, manifestement sur l'ordre d'Abhaï. Donc aucune trace écrite du drame. C'était oublier la petite sous-caste de Charans lettrés qui tenait les registres des lignées de Bishnoïs depuis la création des premières communautés. En bon Indien qu'il était, Djambo avait sans doute considéré que les Bishnoïs, comme les autres communautés, devaient savoir d'où ils venaient pour savoir où ils allaient. Une nécessité d'autant plus impérieuse qu'ils avaient quitté leurs villages et leurs castes pour devenir bishnoïs. Ces registres, les livres des Lignées, consignent donc les naissances, mariages et décès comme dans les autres groupes, castes ou tribus, et permirent au passage d'éviter les unions consanguines. Djambo avait aussi prescrit, semble-t-il, qu'on y consigne les atteintes aux arbres et aux animaux commises sur les terres des Bishnoïs. Ces registres étaient rédigés dans une langue très ancienne et d'une écriture archaïque, elle-même constellée de signes cabalistiques. C'est ainsi que la liste recensant le nom et la parenté des victimes de l'immolation de Khejarli est parvenue jusqu'à nous ! Les Bishnoïs l'ont rendue publique à partir des années 70 et, dès la naissance d'Internet, ils l'ont traduite en anglais et diffusée sur le Web. C'est là que je l'ai trouvée. De terribles vérités y éclatent : des familles entières ont donné leur vie pour les arbres, parfois sur quatre générations ! Et des lignées, des villages largement décimés ! J'ai donc décidé de poursuivre ce « devoir de mémoire » en publiant intégralement cette liste à la fin de mon livre. C'est plus parlant que n'importe

quelle lamentation littéraire, m'a-t-il semblé.

Actuellement les Charans attachés aux Bishnoïs continuent de venir leur lire leurs livres lors des naissances, notamment. Grâce aux photos et au film de Franck Vogel, j'ai pu visionner ces scènes extraordinaires. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai fait des Charans les « narrateurs absents » de mon roman ! Ce sont en effet les gardiens de la mémoire des « 29 ». En même temps, ils ont nourri cette mémoire de leur imaginaire poétique. En somme, en tant qu'écrivain, je les ai pris pour modèles ! Je me suis faite Charan... Mais vous savez, il y a eu quelques Charans femmes, donc je peux me réclamer d'elles !

Êtes-vous devenue vous-même bishnoï ?

Les Bishnoïs sont une communauté étroitement liée à son écosystème, les steppes semi-désertiques du Rajasthan, où les arbres sont essentiels pour retenir l'eau et les sols. Transposer tous leurs principes terme à terme dans la société occidentale des pays du nord de l'Europe, où il pleut souvent, serait absurde. Par exemple, dans nos pays du Nord, si on veut que les forêts survivent, il faut de temps en temps y pratiquer des coupes d'arbres verts, afin d'éviter qu'elles s'étouffent. C'est un autre écosystème.

En revanche, je suis choquée quand on coupe des arbres dans des champs, des villes et des jardins : on supprime une source d'oxygène très importante, ou des maillages de racines qui sont très salutaires pour

empêcher les inondations.

Mais grâce aux Bishnoïs, j'ai compris que l'écologie, c'était étendre à la nature le principe de justice. J'ai appris à me poser, comme eux et les bouddhistes, la question de l'interconnexion des actions humaines. Une excellente méthode d'analyse de l'actualité ! Ainsi que l'avait pressenti Djambo, des événements survenus à l'autre bout de la planète transforment radicalement la vie des gens à des milliers de kilomètres. Enfin je me dis, comme lui, que rien n'est jamais écrit, à tout âge. Et que, vieux ou jeune, il ne faut jamais baisser la tête. Concrètement, je filtre mon eau du robinet depuis des années, je n'ai pas attendu ce livre pour manger peu de viande et beaucoup de légumes, enfin je défends la cause animale depuis des années. En fait, j'ai eu mon Djambo : c'était mon père ! D'où ce coup de foudre si brutal pour les Bishnoïs en juin 2009, et mon départ subit sur leurs traces !

Structure du roman



Le découpage du récit

Comment Irène Frain a-t-elle construit et organisé l'épopée de Djambo ?

Elle nous livre ici le synopsis de *La Forêt des 29* !

I - L'ENFANCE DE DJAMBO

- 1^{re} partie « Dans l'œil de la gazelle »
- 2^e partie « Le Palais de la Famine »
- 3^e partie « Ma vie n'est pas là »

Djambo naît dans le minuscule village de Pipasar, non loin du terrible désert du Thar – « le Pays de la Mort » – dans une famille de riches propriétaires terriens de haute caste. Contraint de garder les troupeaux, il vit en solitaire au contact de la nature. Il remarque très vite les dégâts dus à la destruction de la forêt par les seigneurs du pays, notamment Bika, qui déboise les terres pour construire un palais mirifique. La mère de Djambo déteste ce fils dont elle ne voulait pas. Elle monte le village contre lui. Malgré l'affection de sa tante, la belle Karma, qui l'initie aux lois secrètes de la nature, Djambo s'enfuit et rejoint un magicien ambulancier.

II - LE CHEMIN INITIATIQUE DE DJAMBO

- 4^e partie « Merveille ! »
- 5^e partie « Binji »

Le magicien Sawant initie Djambo aux lois de la vie et le sensibilise à l'importance de l'eau. Au fil des routes, Djambo devient un illusionniste célèbre, il collectionne les filles mais rencontre aussi des foules d'errants chassés de leurs terres par la sécheresse. Il constate alors que le fossé entre les riches et les pauvres se creuse et prête l'oreille aux sages itinérants, révoltés contre les injustices et les superstitions. Malheureusement, il touche aussi à la drogue puis devient fou amoureux de la danseuse Binji, une gitane dont la beauté achève de le couper des réalités.

III - LA PRISE DE CONSCIENCE

- 6^e partie « La Rivière de vent »
- 7^e partie « L'Esprit de la dune »

Djambo suit Binji et sa famille jusqu'à la fabuleuse cité que Bika a construite en déboisant le pays. La sécheresse est effroyable mais l'arrogant Bika s'en moque : il ne songe qu'à ses fêtes. Devant sa splendide parade d'éléphants et de soldats richement parés et armés, Djambo se rebelle : « De la sève, cet homme va faire du sang ! » De fait, une épidémie vient ravager la ville. Il s'enfuit puis, au cœur de la catastrophe, se délivre enfin de sa passion destructrice pour Binji. Un soir, sur

une dune, face à une troupe de misérables aussi démunis que lui, il comprend enfin que la sécheresse n'est pas le fait des dieux mais celui des hommes : « Soyons à nous-mêmes une source ! Nous pouvons recréer le monde ! »

IV - ENSEIGNEMENTS ET FONDATION DES COMMUNAUTÉS BISHNOÏS

- 8^e partie « La religion des simples »
- 9^e partie « Comme graines jetées aux quatre vents »

Au terme d'une longue errance dans les steppes dévastées par la sécheresse, Djambo et la troupe de miséreux qui l'a suivi découvrent un point d'eau dans une plaine isolée. Ils s'installent autour de cette source inespérée et tentent de survivre. Pour y parvenir, ils établissent une liste de 29 principes bien concrets. Égalité entre tous les humains, respect des femmes, gestion rationnelle de l'eau, hygiène rigoureuse, non-violence, interdiction absolue de s'en prendre aux animaux et aux arbres verts. Ils prospèrent et, malgré leur isolement, on les découvre. Dès lors, chacun veut les imiter. Les seigneurs eux-mêmes demandent à Djambo de venir les aider. Djambo accepte, voyage dans tout le nord de l'Inde, les communautés de Bishnoïs (« 29 » en hindi) se multiplient. Les puissants les respectent. Mais les Bishnoïs préfèrent vivre en paix et loin de l'agitation. Une loi orale interdit de toucher à leurs animaux et à leurs arbres et cela leur suffit.

V - LE SACRIFICE POUR LES ARBRES

- 10^e partie « La sève contre le sang »

Djambo meurt en 1535, respecté de tous. Les Bishnoïs vivent dans la sérénité jusqu'en 1730. Le maharadjah de Jodhpur, un lointain parent de Bika, reproduit l'erreur de son ancêtre et veut se construire un palais pour éblouir ses rivaux... Mais il faut du bois pour alimenter ses fours à chaux. Seuls les Bishnoïs en possèdent. Il passe donc outre la loi non écrite qui interdit la coupe de leurs arbres et expédie une armée sur leurs terres. Une femme bishnoï, Amrita Devi, se révolte et préfère se faire décapiter : « Ma vie vaut moins cher que celle d'un arbre ! » Ses filles puis son mari l'imitent, enfin des centaines de Bishnoïs. À la 363^e victime, écoeurés par cette boucherie, les soldats arrêtent le massacre. Le maharadjah prend alors conscience de l'horreur de cette injustice et promulgue un édit qui protège à jamais les arbres et les animaux des Bishnoïs.

Galerie de portraits

Les personnages qui d'une part jalonnent le périple initiatique de Djambo, et ceux qui sont à la fin du livre les acteurs de la tragédie de Khejarli forment une galerie chatoyante dont la diversité et la puissante humanité rappellent les contes orientaux des Mille et Une Nuits. En voici quelques-uns.



Djambo

On ignore le nom qu'il reçut à sa naissance en 1451. Il serait mort en 1585. D'après la tradition, c'est un jeune gardien de vaches à la chevelure fournie et bouclée, qui développe très jeune une passion pour les animaux, y compris les bêtes sauvages. Enfant et adolescent, il a du mal à parler et préfère se taire. Longtemps on le croit muet et il est rejeté par les siens. Mais à l'aube de l'adolescence, pris dans une tempête de sable, il croise un inconnu, un étrange guerrier, et sa compagne, une princesse agonisante. Il prend ainsi conscience qu'un autre monde existe : « Ma vie n'est pas là », se dit-il en revenant dans son village.

Il découvre alors ses talents d'illusionniste, d'où son surnom, « Djambo » – « merveille » dans la langue du désert. Il sort donc de son isolement et part sur les routes, où il va apprendre la vie.



Lohat et Hansa, les parents de Djambo

Ce sont des notables du petit village de Pipasar, au Rajasthan, où la vie est très âpre. Ils sont nés de caste guerrière, rang très élevé en Inde. Ces rudes éleveurs de chevaux et de dromadaires ne dispensent guère d'affection à leur fils. Ils ne pensent qu'à leurs bêtes et à leurs champs, surtout en ces temps où la sécheresse se fait de plus en plus terrible.



Karma, la tante de Djambo

Elle arrive du désert du Thar. Les soldats de Bika ont ravagé son village et son mari, Luno, a tout perdu. Il a demandé refuge à son frère Lohat. Ce dernier a accepté, mais la mère de Djambo traite Karma comme une domestique et l'oblige à travailler dans les champs. C'est ainsi que la jeune femme rencontre Djambo. Spontanément, elle lui transmet tout ce qu'elle sait de la nature, notamment les arbres et l'eau. Le jeune adolescent, en secret, tombe amoureux d'elle.



Les armées des Raos

Les soldats étaient équipés comme au Moyen Âge : heaumes, cottes de mailles, arcs. Ils avaient un immense respect pour leurs sabres, épées et

poignards, qu'ils croyaient animés d'une énergie divine. Les éléphants étaient l'équivalent de nos modernes tanks. Lors des attaques, on les excitait en leur faisant boire un breuvage à l'opium qui les rendait fous furieux.



Les Bhils

Ils occupaient les jungles du Rajasthan bien avant l'arrivée des peuples venus du Nord qui forment actuellement le plus gros de la population de l'Inde. Ils étaient organisés en tribus et adoraient notamment une déesse de la forêt de couleur noire à qui ils offraient des sacrifices sanglants. Cette déesse fut assimilée par les hindous sous le nom de Kali. On reconnaissait les Bhils à leur peau très sombre, à leur petite taille et à leur talent pour la chasse. Les villageois du Rajasthan les considéraient comme des sous-hommes. Excellents archers, ils furent recrutés par les Raos pour constituer leurs armées quand la déforestation détruisit leur mode de vie traditionnel. La seule apparition des Bhils dans une parade militaire terrifiait tout le monde.



Sawant, le magicien

C'est l'un de ces innombrables illusionnistes ambulants qui sillonnent depuis toujours les routes du Rajasthan et de l'Himalaya. Ils appartiennent à la caste qui a donné en Europe les gitans. C'est



Karma et l'arbre

aussi un de ces mystérieux sages qui peuplent l'Inde. On peut se lier avec eux et s'initier ainsi à des idéaux tels que la non-violence ou... apprendre le yoga !



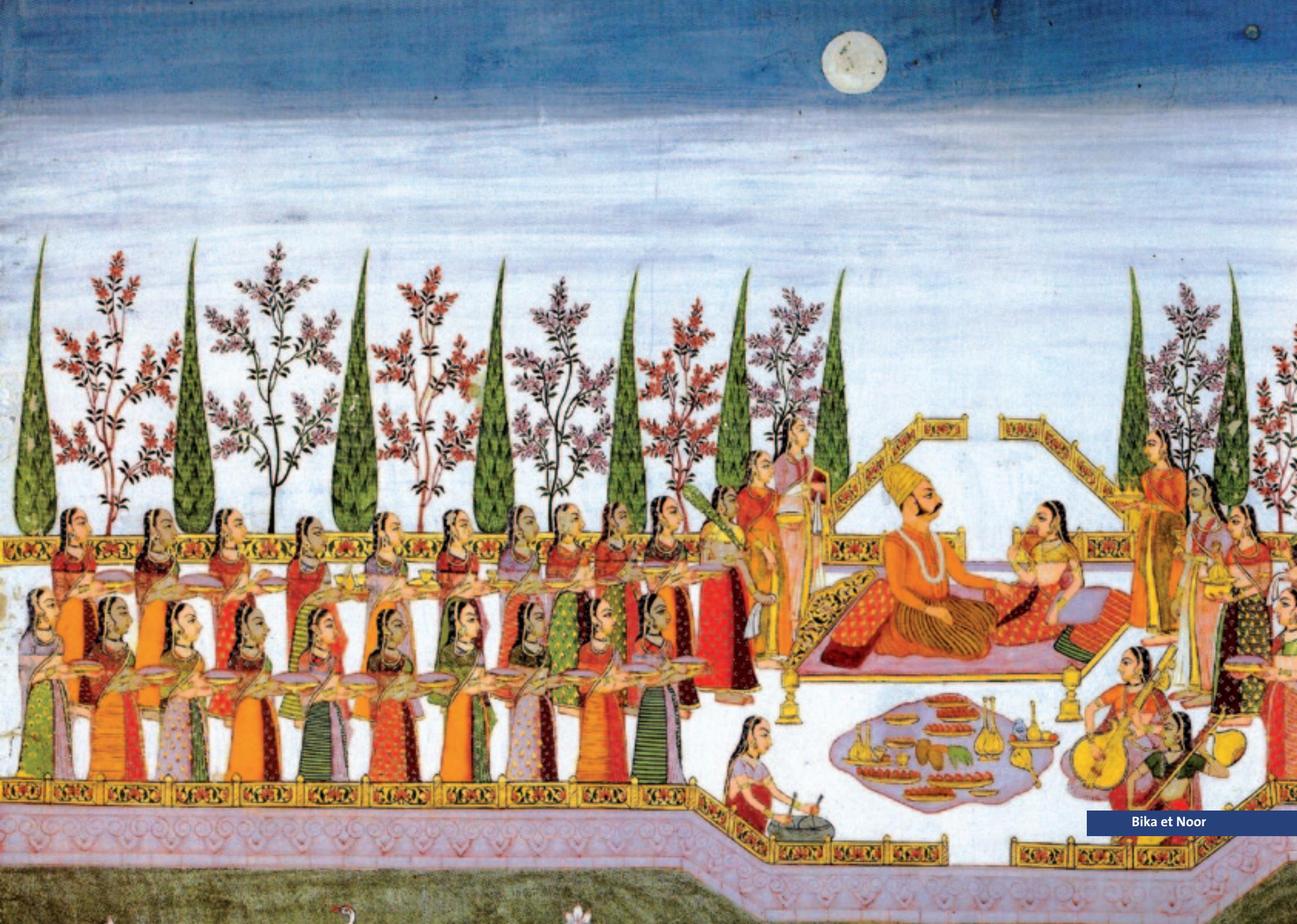
Le Rao Bika

Rao est l'équivalent de *rajah* (« seigneur ») dans la langue du désert. Fils du vaillant Jodha, né vers 1445 à Jodhpur dans le clan des Rathores, Bika est un guerrier rapace, un féodal orgueilleux et très brillant au combat. Par jalousie, son père et ses frères l'ont chassé de Jodhpur. Sa jeune maîtresse, Noor, enceinte de lui, est morte peu de temps après cette exclusion. Bika ne s'en remet pas et veut écraser son clan par ses succès. Mais aussi par un palais tellement sublime que ses frères et son père puissent en mourir de rage...



Rawat, le Rao de l'ombre

Sans les conseils de son oncle Rawat, qui l'a accompagné dans son exil, Bika n'aurait jamais pu dominer les dangereuses « portes du Désert » et établir les routes caravanières qui vont tellement l'enrichir. On a donc surnommé Rawat « le Rao de l'ombre ». Mais cet homme intelligent et stratège ne pèse bientôt plus très lourd face aux tourments qui ravagent son neveu.



Bika et Noor



Binji, la danseuse

Elle appartient à la caste des charmeurs de serpents. Les femmes y sont souvent danseuses. Ce sont les cousines des gitanes ; leurs danses évoquent le flamenco mais sont beaucoup plus acrobatiques. La sensualité des danses de Binji va rendre Djambo fou d'amour, mais la jeune femme est difficile à vivre : sa mère, à sa naissance, l'a enterrée vivante et c'est son oncle Manroup qui l'a sauvée. En Inde, la naissance d'une fille est une catastrophe, car pour la marier il faut payer une grosse dot. Donc l'infanticide des bébés filles est fréquent dans les campagnes. La passion de Djambo pour Binji est essentielle dans son parcours : selon les Indiens, il faut vivre toutes les douleurs de la passion avant de pouvoir devenir un vrai sage.



Inda, la marchande

Ce sont les marchands qui ont assuré la prospérité du Rajasthan. Sur leurs dromadaires, ils expédient les épices, l'or, l'opium, les soieries, le bois précieux de l'autre côté du désert, jusqu'à la mer, où ils gagnent la Perse, l'Arabie et enfin l'Europe... Contre de très fortes taxes, Bika protège leurs caravanes des attaques de bandits. Ils sont néanmoins très riches et, comme Inda, vivent dans d'extraordinaires maisons, les « havelis », au cœur des villes caravanières. Inda sera

la première à comprendre que Djambo va délivrer aux hommes un message capital. Généreuse et perspicace, elle l'y aidera.

Udo, le masseur de Bika

C'est un homme de basse caste. Il pratique l'art du massage indien et connaît certains secrets de la médecine traditionnelle par les plantes, l'ayurvêda (le savoir de longue vie). Déçu par la religion hindoue et ses millions de divinités, Udo rêve d'un dieu unique, juste et aimant. Masseur préféré de Bika, il devient bien malgré lui son confident. C'est ainsi que son chemin va croiser celui de Djambo.

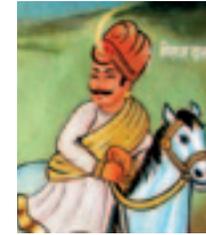


Abhai, l'exterminateur, le Maharao de Jodhpur

Maharao (« grand roi ») est l'équivalent de maharadjah. Abhai, né en 1701, est un Rathore comme Bika. Mais il descend, lui, de la branche qui l'a chassé. Une ma-

lédiction semble poursuivre la dynastie. Abhai a fait tuer son père par son frère, puis il a pris le pouvoir. Sur le bûcher où elle a dû mourir lors des obsèques de son mari, sa mère l'a maudit. Le peuple le déteste et le surnomme « l'Exterminateur ».

Il s'en moque et, jaloux de son brillant cousin Jaï, le maharadjah-astronome, il veut construire un splendide palais. Il a donc besoin de bois. Or les seules forêts disponibles sont celles des adeptes de Djambo. 200 ans après la mort du prophète des Bishnoïs, une loi non écrite interdit de les couper. Mais l'ambitieux Abhai, une fois de plus, s'en moque.



Le capitaine du bataillon des coupeurs de bois

Abhai part à la guerre et confie la sale besogne à son Premier ministre, le *Hakim*, qui lui-même recrute un capitaine brutal et des soldats tout aussi grossiers pour aller couper les forêts des Bishnoïs. En 1730, ils sont toujours équipés comme au Moyen Âge : des cottes de mailles, des épées, des heaumes, des arcs. Mais comme ils doivent abattre des arbres, ils se sont aussi armés de haches.



Amrita

On connaît Amrita par les livres des Lignées, où les lettrés chargés de consigner les décès des Bishnoïs ont scrupuleusement noté son nom dans leurs grimoires : « Amrita Devi, femme de Ramo Ji, lignée Beniwal, village Khejarli ». Elle possédait l'une des plus belles forêts de khejris du pays bishnoï. C'est cette belle réserve d'arbres que le chef d'armée Abhai choisit d'abattre en premier. Mais Amrita s'interpose. L'homme veut alors lui donner de l'argent, puis, devant son refus, la menace de sa hache. Elle enlace un arbre : « Ma vie vaut moins cher que celle d'un arbre ! » 362 Bishnoïs l'imiteront, dont ses filles et son mari. Dans l'Inde contemporaine, Amrita est devenue le symbole de la défense de la nature. De nos jours, là-bas, un prix qui porte son nom récompense la meilleure action en faveur de l'environnement.



Binji et Djambo



Les armées des Raos

Sur les traces de Djambo en Inde



Djambo jeune

Jambhoji, le premier écologiste de l'Histoire

Djambo, le héros du roman La Forêt des 29, a été inspiré par un personnage historique authentique, toujours vénéré de nos jours sous le nom de Jambhoji (« Vénérable Djambo ») ou Jambheshwar.

Tout ce que l'on sait de lui a été véhiculé par la tradition populaire transmise par les bardes itinérants, les Charans, nombreux au Rajasthan.

Mais lors de son enquête, Irène Frain a eu accès à de très rares traductions en anglais des enseignements de Jambhoji, les *Shabadwani*, formulés dans les années 1490-1535 dans un dialecte du Rajasthan, souvent sous la forme de chansonnettes ou comptines très simples et faciles à mémoriser. Elle a été la première à les étudier de près – aucun anthropologue ne s'est encore intéressé au parcours de Jambhoji ni aux Bishnoïs. Bien que Jambhoji ait prêché pendant près de 50 ans, seuls 120 versets de ces *Shabadwani* sont aujourd'hui connus, qui sont toujours récités par les Bishnoïs.

Jambhoji a laissé de nombreuses traces aux alentours de Bikaner (par exemple, sa maison natale de Pipasar est pieusement conservée), mais les souvenirs de lui sont la plupart du temps idéalisés par la mémoire populaire. Il serait né en 1451, le jour de Janmashtami (anniversaire de la naissance de Krishna, dieu des Va-

chers), dans un village reculé du nord du Rajasthan, Pipasar. Fils unique et tardif de Lohatji Panwar et de Hansa Devi, il aurait été jusqu'à 7 ans un enfant si renfermé qu'on le croyait muet. On le décrit pareil au dieu Krishna, vivant dans la campagne dans la seule compagnie de ses vaches, ou vagabond. Jambhoji fut à coup sûr marqué par les conflits sanglants qui opposaient souvent hindous et musulmans, et révolté par les souffrances de ces derniers, qui étaient en minorité dans la région – il est d'ailleurs enterré sur l'emplacement d'un cimetière musulman. Il dut être choqué par le fait qu'à la première catastrophe venue, on prenait les intouchables comme boucs émissaires ; souvent, on les brûlait vifs. Jambhoji, lui, les accepta dans ses communautés.

Il aurait commencé ses prêches à l'âge de 34 ans, dit aussi la légende, devant un petit groupe d'errants qui fuyaient la sécheresse, et après une illumination sur la dune de Samrathal, non loin de son village natal. Jambhoji ne proposa pas une nouvelle religion au sens strict, mais plutôt une autre façon de vivre, régie par 29 principes, certains très concrets, à la portée des paysans les plus simples, et fondée sur la reconnaissance du divin dans la nature, le respect et la protection de l'environnement, notamment la faune et la flore, en tant que créations d'un dieu suprême.

Ce dieu n'est jamais représenté par une image, contrairement à ce que font les hindous. Jambhoji a aussi intégré dans sa philosophie certains principes de l'islam et du bouddhisme.



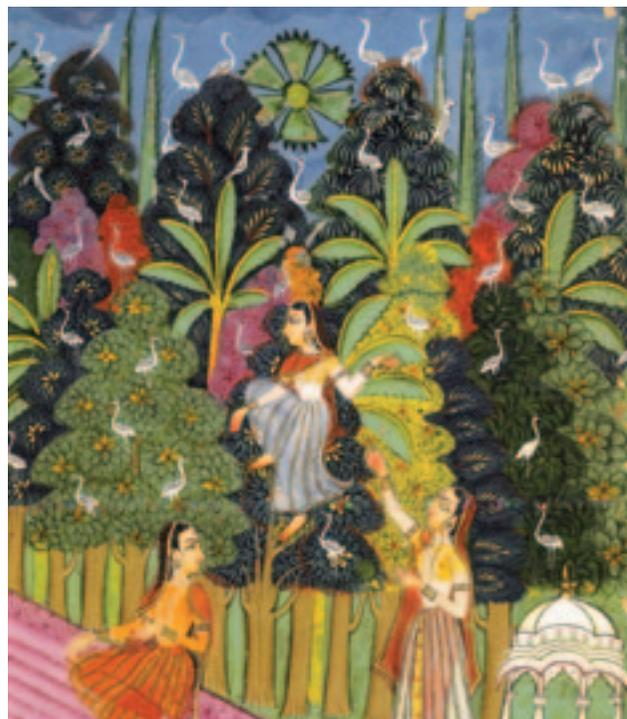
La forêt

Il refusa tout particulièrement l'usage hindou de brûler les morts – non pour s'attirer les musulmans, mais pour protéger les arbres. Les Bishnoïs enterrent donc les défunts dans leurs champs et le font de leurs mains – une pratique inacceptable pour les hindous, qui considèrent ce geste comme une souillure ineffaçable et délèguent la besogne aux intouchables, des hommes qu'ils jugent impurs et méprisent au dernier degré.

Depuis 1536, la dépouille de Jambhoji repose toujours dans sa tombe de Muckham, un lieu dont le nom signifie « la fin du voyage ». Les Bishnoïs contemporains l'ont abritée dans un imposant mausolée. Comme leurs ancêtres depuis la mort de Jambhoji, ils s'y réunissent deux fois par an pour une fête où ils réaffirment leurs convictions et leur foi dans les 29 principes.

Visionnaire, Jambhoji a compris quelque 500 années avant nous que le comportement et les actions des hommes pouvaient nuire à l'équilibre de la nature et, ce faisant, développer la violence et nuire à l'harmonie du « vivre ensemble ».

Ses idées connurent un succès rapide dès les années 1590, car elles comportaient un volet très concret sur la gestion rationnelle de l'eau et des sols. Ce philosophe était aussi un esprit pragmatique. Il apprit aux paysans où et comment bâtir des barrages sur les éphémères rivières qui se formaient au moment des moussons afin de constituer des réservoirs d'eau, leur recommanda



Une nature merveilleuse

de construire des remparts de terre mêlée de sable et de les fixer grâce à des épineux, afin d'empêcher les redoutables tempêtes de poussière venues du désert d'envahir les villages et les champs cultivés. Enfin, pour reboiser la région et faire revenir la faune sauvage, tout Bishnoï avait l'obligation de planter des arbres et d'aller les arroser chaque jour.

Jambhoji créa ainsi très rapidement de plantureuses oasis de verdure. Elles éblouirent les paysans et les voyageurs, qui constatèrent que les Bishnoïs, même pendant les pires sécheresses, avaient toujours de quoi survivre, contrairement aux autres habitants de la région, car l'une des recommandations majeures était : « Ne consomme pas plus que tu n'en as besoin. » Une idée qui revient en force de nos jours, et qui se trouve au centre de l'écologie moderne !

Certains des principes de Jambhoji constituèrent aussi d'immenses avancées sociales, surtout pour les basses castes et pour les femmes – on notera ainsi que le premier des 29 principes institue le congé maternité... en 1485 !

L'étude de ses principes et de ses enseignements prouve aussi, selon Irène Frain, que Jambhoji était extrêmement attentif à l'hygiène physique. Il avait compris, dit-elle, que les épidémies et les parasitoses, fréquentes en Inde, comme la surmortalité infantile, se développaient faute de toilette quotidienne, de filtrage de l'eau et du lait, et de lavage strict des ustensiles de cuisine, qu'il prescrivait d'ébouillanter. L'asepsie plusieurs siècles avant Pasteur

Être écocitoyen en Inde au xv^e siècle en 29 principes

Les Bishnoïs tirent directement leur nom des 29 principes fondateurs énoncés par Jambhoji, puisque bishnoï et noï signifient respectivement « 20 » et « 9 » en hindi.

Le contexte religieux

Jambhoji et ses adeptes, avec leurs 29 principes, rompirent avec la religion majoritaire en Inde, l'hindouisme, qui compte des millions de dieux. Ces principes ne furent pas ceux d'une nouvelle religion, mais d'une nouvelle façon de vivre. Les Bishnoïs mirent la nature au centre de la vie des hommes et demandèrent qu'on la traite avec justice, comme on fait avec les humains.

* Selon Jambhoji, rien n'est fatal : « Nous nous créons nous-mêmes. » Il ne reconnaît qu'un seul dieu, Vishnou, le dieu conservateur de la nature, mais refuse de l'adorer sous la forme d'une statue ni même d'un dessin. En fait, Vishnou est le nom qu'il donne à la nature.

* En rejetant l'inégalité entre les classes sociales (castes), qui est la base même de l'hindouisme, et en prônant la responsabilité de chacun dans la construction de sa vie, il est le précurseur de Gandhi au xx^e siècle. Pour lui comme pour le Mahatma, intouchables, musulmans et membres des plus hautes castes se valent.

* Il refuse aussi un aspect important de l'hindouisme selon lequel les veuves sont responsables de la mort de leur mari.

Les 29 principes commentés par Irène Frain

Il existe plusieurs versions des 29 principes observés par les Bishnoïs. Ils ne sont pas toujours énoncés de la même façon, ni énumérés dans le même ordre. Voici la liste la plus courante, à laquelle s'est référée Irène Frain et qu'elle commente.

- 1. Pendant 30 jours après l'accouchement, tenir la mère et l'enfant à l'écart de la communauté et dispenser la mère de tout travail, afin d'éviter les infections et de permettre son rapide rétablissement.**
- 2. Pour les mêmes raisons, dispenser la femme de toute activité pendant 5 jours à partir du début de ses règles.**

Jambhoji avait compris qu'en ne ménageant pas les femmes, on compromettrait la survie du groupe. Elles se fatiguaient, mouraient, laissaient de très jeunes orphelins, qui étaient eux-mêmes en mauvaise santé. D'après lui, cela engendrait malheur, angoisse et violence. Pour que l'harmonie, la prospérité et le bonheur règnent dans le groupe, il faut en priorité ménager les femmes. Et les respecter.

3. Prendre un bain chaque matin avant l'aube.

Jambhoji, dès 1485 et bien avant la médecine moderne, avait eu l'intuition que l'hygiène de tous les jours est essentielle à une bonne santé. Il faut dire qu'à

l'époque, les épidémies étaient très fréquentes et très graves (choléra, dysenterie, peste, typhus).

4. Maintenir la propreté quotidienne du corps et de son apparence. Mettre simultanément son esprit en accord avec cette propreté en pratiquant l'humilité et en chassant de soi toute forme d'agressivité.

Là encore, il s'agit de réduire la propagation des épidémies. Jambhoji a aussi voulu que les hommes soient tous vêtus de blanc : sur le blanc, les taches se voient. Et le blanc protège de la chaleur. Enfin, si tout le monde est habillé de la même façon, les inégalités (richesse supérieure, par exemple) ne se voient pas.

5. Méditer deux fois par jour, avant l'aube et au crépuscule.

Le but est de réduire l'agressivité. Quand on médite, on fait la paix en soi. Méditer consiste souvent à faire le vide dans son esprit. On est alors moins angoissé et on s'en prend moins souvent aux autres.

6. Tous les soirs, chanter la gloire du Créateur et Son omniprésence dans la nature.

Le seul dieu des Bishnoïs, c'est la nature. Et leur dieu, comme celui de l'islam, n'a pas d'image. Cette pratique a pour but de renouer tous les soirs le contact avec le monde naturel et de conduire l'homme à le respecter, à s'effacer devant lui.

7. Avant l'aube, tous les jours, faire au feu l'offrande d'une noix de coco en appelant en soi les sentiments d'empathie avec tous les êtres

vivants, ainsi que d'amour envers la nature et son créateur.

Une petite cérémonie inspirée de la tradition de la religion hindoue, où on casse souvent des noix de coco devant les dieux, par exemple au cours des rituels de mariage.

8. L'eau et le lait seront toujours soigneusement filtrés ; et le bois de chauffage, scrupuleusement inspecté avant d'être brûlé, de telle sorte qu'aucun animalcule, ver ou insecte, ne soit détruit par le feu.

Il s'agit ici d'une mesure d'hygiène : l'eau, notamment, peut être polluée si on ne la filtre pas. Mais aussi on protège les insectes, qui jouent un grand rôle dans l'équilibre de la nature (écosystème).

9. Toujours réfléchir avant de parler, filtrer ses paroles avec le même soin que son eau et son lait.

Pour Jambhoji, pour respecter la nature, il faut commencer par éteindre la violence en soi. Il prône la non-violence en tout. Or dans un groupe, les paroles peuvent tuer les autres plus efficacement encore que les poignards, les épées ou n'importe quelle arme... C'est ce qu'on appelle « la violence invisible ». Avis à ceux qui, de nos jours, répandent des horreurs sur les autres sur Facebook !

10. Pardonner les offenses de façon spontanée, sans y être contraint.

C'est encore pour faire la paix en soi et ainsi permettre que le groupe puisse continuer à vivre dans l'harmonie. La rancune est source de violence. La vengeance est interdite chez les Bishnoïs.

11. Savoir être compatissant, reconnaître sa souffrance dans celle d'autrui.

Pour Jambhoji, comme pour les bouddhistes, quand on se met à la place de l'autre, l'agressivité et la violence reculent tout de suite ! C'est la première condition de la fraternité humaine.

12. Ne pas voler.

Comme dans toutes les sociétés humaines... La Bible, le Coran, Bouddha le demandent aussi. Et nos lois !

13. Ne jamais dire du mal des autres dans leur dos. Ni médisances ni calomnies.

Ce principe se retrouve chez les juifs, les chrétiens, les musulmans, les bouddhistes.

14. Ne jamais mentir.

Les Bishnoïs ont poussé si loin le respect de la vérité que les Anglais, quand ils ont occupé l'Inde, ont considéré que leurs témoignages, dans les procès, avaient la force d'une preuve !

15. Ne jamais couvrir de honte qui que ce soit et sous quelque forme que ce soit.

Humilier quelqu'un ou monter un complot pour l'isoler, c'est en effet une violence psychologique extrême, qui détruit la paix et l'harmonie du groupe. Jam-

bhoji avait dû beaucoup en souffrir dans sa jeunesse...

16. La veille de la nouvelle lune, ne pas manger ni boire. Et passer la nuit suivante à méditer.

Jambhoji a rejeté le culte des astres en vigueur chez les hindous. Il n'admet que la Lune, car elle régit le cycle de la végétation et de la fertilité (tous les jardiniers et les paysans le savent, même ici, en Occident). La nouvelle lune (passage d'un cycle lunaire à un autre) est un moment où on doit faire la paix en soi pour mieux aborder le cycle suivant. Enfin, pas d'horoscope ni de voyants chez les Bishnoïs, alors que les hindous, même de nos jours, n'entreprennent rien d'important sans consulter leur astrologue, y compris dans les milieux les plus instruits !

17. Réciter régulièrement le nom du dieu conservateur du Monde, Vishnou.

Vishnou était aussi le dieu de la Nature chez les hindous. Jambhoji fait preuve ici d'un grand bon sens : il a compris que les paysans qui l'avaient rejoint dans ses communautés en cette fin du Moyen Âge ne pouvaient pas être coupés du jour au lendemain de leurs vieilles habitudes de prière.

18. Étendre le principe de compassion à tous les êtres vivants.

Jambhoji reprend là un des enseignements de Bouddha (de son vrai nom Siddhartha Gautama, né en Inde en 624 avant J-C et mort en 544 avant J-C, à l'origine de la philosophie et de la religion qu'on appelle le bouddhisme). Sur les routes qu'il a empruntées pendant sa jeunesse, Jambhoji a vraisemblablement rencontré

des sages qui s'inspiraient de Bouddha.

**19. Ne jamais s'en prendre aux arbres verts.
N'utiliser que du bois mort.**

Dans les steppes semi-désertiques du Rajasthan et du Marwar, « le Pays de la Mort », les racines très profondes des arbres capturent l'eau, notamment celles des khejris. Leurs feuilles sont toujours vertes et riches en vitamine C. Leurs cosses, quand on les cuisine, sont délicieuses et très nutritives. Leur écorce peut aussi être consommée et permettre la survie en cas de grave sécheresse. Donc au Rajasthan, si les hommes coupent les arbres, ils se mettent gravement en danger.

20. Détruire en soi toute forme de passion, colère, cupidité, jalousie, envie ; et plus généralement chasser de soi toute forme d'attachement et de pulsion négative.

Ce principe a lui aussi pour but de maintenir la paix dans le groupe. Le Bishnoï doit penser aux autres avant de penser à lui, ne pas chercher à écraser les autres par sa richesse ou ses conquêtes amoureuses, par exemple. C'est un « travail sur soi » de tous les jours ! Et il n'est pas commode...

21. Ne manger que la cuisine qu'on a faite de ses mains, en s'étant purifié l'esprit autant que le corps. Ou si l'on ne peut pas faire autrement, ne consommer que la cuisine d'un homme de bonne hygiène, et au cœur pur.

Encore un principe d'hygiène destiné à éviter les épidémies. Jambhoji, qui ne sépare pas la pureté mo-

rale de la propreté physique, souligne ici qu'il ne faut jamais être négligent. Chaque geste quotidien compte.

22. Fournir un abri aux animaux vieillissants ou malades. Et ainsi leur éviter l'abattoir.

Un grand principe bouddhiste. L'empereur indien Ashoka (304 av. J-C - 232 av. J-C) l'avait fait graver sur des piliers qui jalonnaient les grandes routes de l'Inde. On en trouve encore jusqu'en Afghanistan. Ashoka protégea aussi les forêts et interdit la chasse de la faune sauvage.

23. Ne jamais castrer les taureaux.

Pour ne pas faire souffrir les bêtes. C'est aussi un principe bouddhiste, et l'empereur Ashoka, bien avant Jambhoji, l'avait également repris dans ses lois.

24. Ne pas cultiver de pavot et ne jamais consommer d'opium sous quelque forme que ce soit, à moins d'être un Ancien.

Jambhoji souhaite que les humains se conduisent en êtres responsables. La drogue et l'alcool réduisent la lucidité, donc il les interdit. Il faut dire que la culture de l'opium et du cannabis, très répandue au Rajasthan, faisait (et fait encore) d'énormes ravages. Mais les drogues à base d'opium ont, sous certaines formes, un puissant effet antidouleur. C'est pour cette raison que les vieillards ont le droit d'en prendre, car ils souffrent souvent de rhumatismes, d'insomnies et de maladies très pénibles.

25. Ne pas cultiver de tabac et ne jamais en consommer.

Une mesure d'hygiène que l'Occident commence à respecter !

26. Ne pas cultiver de cannabis et ne jamais en consommer.

Voir règle 24.

27. Ne jamais boire d'alcool ni de boissons alcoolisées.

Voir règle 24.

28. Par respect envers les animaux, ne jamais manger de plats non végétariens : et, toujours pour les protéger, ne jamais chasser les bêtes sauvages mais au contraire les nourrir.

Les végétariens occidentaux utilisent le même argument que Jambhoji pour refuser de manger de la viande ; et certains hindous aussi. Nombre d'aliments indiens compensent les protéines contenues dans la viande et qui sont essentielles pour l'organisme, les lentilles, par exemple. À noter : en demandant que les Bishnoïs nourrissent les bêtes sauvages (ils doivent leur laisser un dixième de leurs récoltes), Jambhoji a inventé l'écotaxe 5 siècles avant nous !

29. Ne pas utiliser de vêtements teints en bleu afin d'épargner les fleurs de l'indigotier qui, pour obtenir cette couleur, sont précipitées dans l'eau bouillante.

La culture de l'indigotier consommait beaucoup d'eau. Cette règle fait partie de la gestion rationnelle de l'eau que Jambhoji a enseignée aux Bishnoïs dès 1485.

Les autres prescriptions des Bishnoïs

Il existe d'autres prescriptions, qui ne figurent pas à proprement parler dans la liste officielle des 29 principes mais font partie des enseignements de Jambhoji et sont toujours rigoureusement observées par les Bishnoïs :

- * **Ne compter que sur soi-même et sur la communauté, ne rien attendre des puissants.**
- * **Inhumer les morts afin d'épargner le bois, alors que les hindous, eux, pratiquent la crémation. Le faire soi-même et ne pas considérer que toucher aux morts est une souillure irréparable, comme le font les hindous.**
- * **La violence est inacceptable, sauf dans deux cas : la défense des arbres et celle des animaux. Il faut alors se battre et, éventuellement, être prêt à faire le sacrifice de sa vie.**

L'héritage de Jambhoji : religion, philosophie ou art de vivre en paix ?

Avec le temps, certains disciples de Jambhoji ont pensé qu'il était une incarnation de Vishnou. Il semble même que celui-ci, de son vivant, ait laissé faire.

Nombre de ses adeptes étaient des paysans qui ne parvenaient pas à se défaire d'une certaine forme de religiosité hindoue. Comme Vishnou représentait la force de conservation de la nature, Jambhoji dut estimer que cette croyance pouvait être compatible avec ses enseignements. Les Bishnoïs des débuts se savaient d'ailleurs d'un « Vishnu-Vishnu ». Toutefois, jamais au grand jamais ils ne représentèrent le dieu sous la forme d'une statue, image ou quelconque idole. Et les cérémonies de la nouvelle lune, les seules à rythmer le calendrier des Bishnoïs, sont très sobres.

Certains principes bishnoïs sont à mettre en relation avec les préceptes les plus importants de la vieille sagesse de l'Inde, présents dans certains courants de l'hindouisme le plus ancien, et repris par Bouddha au VI^e siècle avant J-C :

L'AHIMSA : ce principe de « non-nuisance au vivant » est connu depuis au moins 800 avant J-C en Inde et popularisé sous l'appellation « non-violence ». L'*ahimsa* interdit la violence physique mais aussi la violence psychique (calomnie, mensonge, humiliations, perversité...). L'*ahimsa* implique aussi qu'en cas d'op-

pression insoutenable, vous pouvez vous immoler pour faire prendre conscience à l'autre de la violence qu'il vous fait. Le spectacle du sacrifice volontaire de votre vie lui sera intolérable et il comprendra ainsi l'injustice de son oppression.

LA SATYAGRAHA : vieille idée des sages indiens, elle aussi, selon laquelle la vérité contient en elle une force irrésistible qui éclate un jour ou l'autre, tôt ou tard, et permet de balayer oppressions et injustices.

Le sentiment d'empathie avec tous les vivants, hommes, animaux et plantes. Leur souffrance est notre souffrance, ils font partie de la même chaîne de vie que nous.

LE RÊVE D'ASCÉTISME : vivre seulement de ce qui suffit, donc renonciation à l'opium, au cannabis, à l'alcool, aux débordements sexuels (les hommes et les femmes adultères doivent quitter la communauté bishnoï...). Pour abolir les barrières sociales, tous les Bishnoïs sont habillés de la même façon, les hommes en blanc, les femmes en rouge, couleur symbolique de la fertilité. Seuls les bijoux des femmes sont admis (Jambhoji a dû se heurter à une telle résistance féminine qu'il fut contraint d'abandonner sur ce point ses rêves d'austérité !).

L'HABITUDE DE MAÎTRISER LES ANGOISSES PAR LA MÉDITATION QUOTIDIENNE. La pratique du lâcher prise : tout bon Bishnoï sait qu'il ne peut pas tout contrôler. Sur ce point, les Bishnoïs sont assez proches des bouddhistes et des adeptes du yoga.

En même temps que Jambhoji, ou après lui, d'autres



Un généalogiste travaillant sur le Livre des Lignées

mouvements ont tenté de faire la synthèse entre l'islam, le bouddhisme et l'hindouisme, tels **Kabir**, ou plus tard l'empereur musulman **Akbar** qui organisa des discussions entre les représentants des grandes religions, inscrivit des symboles juifs dans son palais de Fathpur-Sikri à côté de signes d'autres religions, ou reçut des jésuites (ordre chrétien).

À la même époque et non loin de Pipasar, village de Jambhoji, une princesse, Mirabai, se fit mendiante et écrivit des poèmes splendides sur sa dévotion absolue à Krishna, perçu par elle comme un dieu de la Nature. Elle entretient avec lui un rapport fusionnel qui n'est pas loin d'évoquer celui des Bishnoïs avec les animaux et les arbres.

Les 29 préceptes édictés par Jambhoji régissent encore le mode de vie des Bishnoïs. D'après eux, c'est la seule façon de se libérer définitivement du cycle des naissances (**samsara**) et des morts en atteignant le **nirvana** : c'est cela, le but, se fondre avec le principe divin, l'**atman**.

Donc attention, l'idée n'est absolument pas de se réincarner, car la vie ici-bas, d'après Jambhoji comme pour tous les sages hindous ou bouddhistes, est prisonnière des passions, du désir, et est donc une souffrance permanente. La mort vous en libère et, si vous avez été un bon Bishnoï, vous rejoignez l'**atman** et fusionnez pour l'éternité avec lui.

Mais le bishnoïsme est aussi une gestion concrète de l'environnement qui permet, dans une région semi-désertique souvent ravagée par des épidémies dévas-

tatrices, de survivre même en cas de grave sécheresse. Simple mais rigoureux, fondé sur la responsabilité de chacun (on ne doit rien attendre des politiques, par exemple, et chaque jeune couple doit construire lui-même sa hutte, creuser son puits, conquérir de nouvelles terres sur le désert), il conduit ses adeptes à être animés d'une volonté constante de respecter les autres, ainsi que la chaîne de la vie, faune et flore.

Mais ce mode de vie ne peut fonctionner sans une extrême discrétion. Les Bishnoïs, dès les origines, se sont fait oublier des autres groupes sociaux pour ne pas exciter les jalousies ni réveiller l'intolérance religieuse. Ils ne se mettent donc jamais en avant. **Et ils ne cherchent à convertir personne.** Tout le monde peut rejoindre leur communauté, mais ensuite il faut appliquer rigoureusement les 29 principes. Sinon, on est exclu.

Enfin, dans la vie quotidienne des Bishnoïs, les vantards et les orgueilleux se font sérieusement réprimander. Pas d'expression de l'égo, la communauté avant tout.

L'immolation de Khejarli



Le massacre de Khejarli

Khejarli, 1730 : auto-immolation, suicide collectif ou crime contre l'humanité ?

La communauté bishnoï, d'ordinaire très paisible, a néanmoins été confrontée à de rudes épreuves quand le monde extérieur a refusé de respecter ses principes fondamentaux : protection absolue des animaux et des arbres verts.

Le drame qui les a le plus marqués s'est déroulé en septembre 1730. Grâce à son enquête sur place et aux renseignements donnés par des membres de la communauté bishnoï dont les ancêtres avaient péri dans la tragédie, Irène Frain a eu accès à des informations inédites, et, la première, l'a reconstituée dans son livre *La Forêt des 29*.

Les faits

Fin août 1730, les soldats mandatés par le Maharao de Jodhpur, Abhai, pénètrent sur les terres des Bishnoïs, non loin du village de Khejarli. Leur capitaine jette son dévolu sur la forêt d'une femme bishnoï, Amrita Devi. Celle-ci, présente par hasard sur place, s'interpose devant la petite armée. Le capitaine tente de la convaincre en lui proposant l'argent du Maharao, mais elle refuse. Il la menace de mort, mais elle le défie en enlaçant un tronc : « Ma vie vaut moins cher que celle d'un arbre ! »

Elle est alors décapitée sans sommation et le capitaine abat un premier arbre. Mais les deux filles



Le massacre de Khejarli

d'Amrita Devi accourent, imitent leur mère sans hésiter et enlacent successivement deux arbres. Double décapitation. On en est à trois arbres abattus.

C'est alors que le mari d'Amrita arrive et s'en prend au capitaine. Il subit le même sort. Les Bishnoïs présents dans les champs voisins se ruent sur place, puis s'organisent. Ils expédient des messagers dans toutes les autres communautés de la région. Une fois réunis, tous décident de suivre l'exemple d'Amrita et de ses filles, *sur la base du volontariat*. Tous les Bishnoïs sont persuadés que le capitaine et les soldats vont bientôt baisser les bras.

Mais le capitaine s'obstine et, sur une semaine, 363 Bishnoïs, hommes, femmes, jeunes adolescents et sans doute enfants, vont s'immoler sous les haches de ses soldats, tandis que tombent autant d'arbres.



मिर्धर दास भाण

दासा

इमरती

अणदो जी भादू
(खेजड़ली)

Le massacre de Khejarli

काली राणी धर्मपत्नि अणदोजी

Cependant, comme prévu, l'écœurement des soldats grandit. Peu à peu, ils désertent. Au bout d'une semaine, le capitaine arrête le carnage et fait prévenir le Maharao. Celui-ci comprend alors l'imbécillité de son geste, vient sur place, fait amende honorable et interdit de s'en prendre aux arbres et aux animaux sauvages qui se trouvent sur les terres des Bishnoïs : c'est la démonstration très exacte des principes d'*ahimsa* – lutte par la non-violence – et de *satyagraha* – force irrésistible de la vérité quand l'oppression atteint un seuil intolérable. Ces deux principes furent les moteurs des soulèvements non violents organisés entre 1920 et 1948 par Gandhi. Ils aboutirent à la fin de l'occupation britannique et à l'indépendance de l'Inde. Dans les manifestations organisées par Gandhi, de la même façon que lors du massacre des Bishnoïs, nombre d'Indiens se laissèrent tuer pour contraindre les soldats anglais, écœurés, à baisser les armes (voir le film *Gandhi*). Et les Anglais finirent par quitter l'Inde.

Signification du drame

Les Bishnoïs contemporains insistent beaucoup sur le fait que le drame de 1730 fut un sacrifice, non un massacre subi avec fatalisme. Pour que ce soit bien clair, ils le nomment le plus souvent « massacre-immolation de Khejarli ».

Il ne s'agit nullement non plus d'un suicide collectif puisque personne n'a incité les autres à offrir sa vie et qu'aucun « gourou » n'a jamais régi la vie des Bishnoïs.

Jambhoji lui-même était mort depuis 2 siècles quand le drame s'est produit.

On ne peut pas parler non plus de génocide comme pour la Shoah, car ce n'était pas l'extermination d'un peuple planifiée de façon industrielle.

Il s'agit plutôt d'un acte d'héroïsme massif, et unique, pour la défense de la nature : à ce jour, il n'existe aucun autre exemple dans l'histoire du monde où des êtres humains, surtout en tel nombre, aient sacrifié leur vie pour sauver celle des arbres.

La liste des 363 victimes a été très précisément reconstituée à la fin des années 1970 par un Bishnoï qui réunit les données contenues dans chaque livre des Lignées.

Enlacer un arbre aujourd'hui...

Enlacer un arbre est un geste instinctif. Et vieux comme le monde. En entourant un arbre de ses bras, spontanément, les humains recherchent la communion avec les mystérieuses forces de la vie.

Comme l'arbre est relié à la terre par ses racines et au ciel par ses branches, il nous donne l'impression d'être le meilleur intermédiaire qui soit entre ces éléments dont les secrets nous échappent. Nous retrouvons ainsi notre place dans la chaîne de la nature. Nous n'en formons qu'un maillon éphémère : puisque la vie se renouvelle sans cesse, nous devons obligatoirement mourir. Mais

la solidité et la fermeté du tronc d'arbre nous rassurent et nous donnent la sensation que notre existence a un sens. Notre fragilité d'humains s'inscrit ainsi dans la force, l'immensité et la permanence de la nature.

Enfin les hommes ont pressenti très tôt – bien avant les découvertes des chimistes – que les arbres dispensent les bienfaits de l'oxygène, captent le CO₂, retiennent l'eau, empêchent l'érosion des sols.

C'est donc très spontanément qu'Amrita, pour défendre ses arbres, enlace un tronc de khejri. Elle démontre ainsi qu'elle ne fait qu'un avec lui. Et que sa vie, la survie de sa communauté et plus généralement l'existence du genre humain dépendent des arbres.

Le mouvement Chipko

En 1974, et sans rien savoir de l'histoire d'Amrita, des paysannes illettrées du nord de l'Inde enlacèrent aussi des arbres pour empêcher des bûcherons d'abattre les splendides forêts de leur pays, les contreforts de l'Himalaya. Elles étaient révoltées de voir que la déforestation faisait fuir la faune sauvage et occasionnait pendant la saison des pluies des glissements de terrain catastrophiques qui tuaient des dizaines de personnes.

Ces paysannes furent si entêtées et déterminées qu'elles ne se détachèrent pas de leurs arbres avant d'avoir obligé les puissants industriels du bois à renoncer à l'abattage des forêts qui entouraient leurs villages. On appela ce mouvement de résistance spontané « Chipko », ce qui signifie en hindi « enlacer l'arbre ».



Les « Tree Huggers » américains

De nos jours, il existe, surtout aux États-Unis, le mouvement « Tree Huggers » (littéralement, « les enlaçeurs d'arbres »). Mais c'est davantage une démarche individualiste de méditation, une mystique personnelle parfois un peu bricolée, qui n'a rien à voir avec le courage collectif, profondément écoresponsable, du combat des Bishnoïs et du mouvement Chipko.

Aux États-Unis, les adversaires politiques des écologistes considèrent les activistes qui se battent pour défendre les forêts comme des terroristes. Ils veulent aussi les ridiculiser. Ils les assimilent donc à ces groupes de « mystiques de l'arbre » et surnomment les authentiques écologistes « Tree Huggers » de façon à les faire passer pour des illuminés. Et ainsi mieux les discréditer dans l'opinion américaine.



GUIDE PRATIQUE DU BISHNOÏ

- Être végétarien.
- Ne consommer ni drogue ni alcool.
- Respecter strictement toute forme de vie.
- Protéger les animaux et les arbres.
- S'habiller en rouge ou en orange brillant si l'on est une femme car la femme est source de vie.
- S'habiller en blanc si l'on est un homme pour mieux signifier sa volonté de respecter la vérité et la pureté des intentions et des pensées.
- Avoir une forte conscience écologique.
- Enterrer ses morts en les mettant simplement en terre pour économiser le bois de la crémation et du cercueil ; et régénérer la terre de sa chair.
- Ne jamais abattre un arbre verdoyant mais attendre que le bois soit mort pour l'utiliser comme matériau de construction.
- Être soucieux de sa propreté, et plus généralement de l'hygiène, pour prévenir les maladies.
- Protéger la vie sauvage, qui maintient la fertilité des sols et l'équilibre naturel des espèces.
- Réserver un dixième de la récolte céréalière pour l'alimentation de la faune locale.
- Conserver l'eau à l'usage des hommes et des animaux en construisant des réservoirs partout où cela est nécessaire.
- Ne rien attendre du pouvoir politique (râja ou « gouvernement »), ne compter que sur la communauté et sur sa propre conscience responsable dans tous les actes quotidiens.
- Respecter la non-violence : la violence n'est acceptable que pour la défense d'un arbre ou d'un animal. En ce cas, on peut être conduit à se battre, voire à s'auto-immoler.

Visite au pays des Bishnoïs



Un village bishnoï

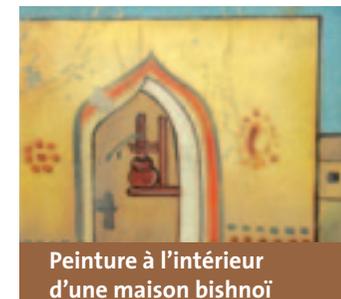
Les Bishnoïs aujourd'hui

Quelque 500 ans après Jambhoji, rien n'a changé (ou presque !) chez les Bishnoïs. On estime leur nombre à 800 000... Peu en regard du milliard d'individus que compte l'Inde. Mais c'est une communauté solide qui commence à s'intégrer dans le monde du XXI^e siècle.

Les Bishnoïs restent majoritairement installés dans les zones rurales mais on en trouve maintenant dans les villes. À New Delhi, par exemple, où ils ont construit, en banlieue, un grand centre de réunions et de recueillement. Ou dans l'État du Pendjab, au nord-ouest de l'Inde.

Leurs villages, comme autrefois, restent paisibles et isolés, loin des centres urbains et des zones de fort peuplement. Autant de refuges pour la faune sauvage. Les animaux du désert viennent s'y abriter des chasseurs nocturnes. Selon la tradition, les Bishnoïs cultivent leurs meilleures terres en commun et chaque foyer reçoit une part des récoltes selon l'importance numérique de sa famille. En cas de conflit, les Bishnoïs de chaque village désignent un arbitre, réputé pour son expérience et sa sagesse, parmi les membres de leur communauté. Ayant longtemps vécu presque exclusivement du commerce de leur lait et de leurs fromages, les Bishnoïs sont encore aujourd'hui souvent laitiers, mais les hommes se font fréquemment camionneurs pour améliorer leur niveau de vie.

500 ans après les enseignements de Jambhoji, le tableau que les villages bishnoïs offrent aux visiteurs reste très troublant. En voyant les gazelles et les antilopes vivre dans la proximité et la familiarité des Bish-



Peinture à l'intérieur d'une maison bishnoï

noïs, on se prend à rêver d'un monde utopique où « le lion vient boire avec l'agneau », où l'harmonie entre les humains, la faune et la flore redevient ce qu'elle fut aux débuts du monde.

On soupçonne malgré tout que les travaux des champs sont très rudes : les visages sont burinés, les dos, cassés, mais la tendresse pour tout ce qui vit est très perceptible dans les communautés. Le visiteur est accueilli avec bienveillance et une certaine réserve ; les enfants sont eux-mêmes éduqués à la retenue, mais au bout de quelques minutes les sourires jaillissent et le contact est noué.

Fidèles au principe « Filtre tes paroles comme ton eau et ton lait », les Bishnoïs, le plus souvent, ne répondent qu'aux questions qu'on leur pose et ne se mettent pas en avant. S'ils n'ont pas la réponse à votre question, ils le disent. Toujours le culte de la vérité.

Pourtant, le développement économique moderne, l'ouverture touristique et les années de sécheresse constituent aujourd'hui une menace pour la survie et l'équilibre de ces communautés. Des ONG ont été organisées,

**Femme bishnoï allaitant un faon**

souvent à l'initiative de Bishnoïs instruits. L'un des principaux fléaux qui les rongent, comme tout le Rajasthan et le désert du Thar, est la dépendance des jeunes à l'opium : au contact de la modernité des villes, un nombre non négligeable d'entre eux ont enfreint le principe qui leur interdit d'en consommer.

Mais l'actualité du message de Jambhoji redonne actuellement un nouveau souffle aux communautés. On les considère de plus en plus comme des précurseurs de l'écologie moderne, et des Bishnoïs très conscients de cette modernité s'organisent pour défendre leurs valeurs d'une manière innovante. C'est notamment le cas à Jodhpur, où ils fonctionnent en réseau pour empêcher la coupe des arbres par les promoteurs immobiliers sans scrupules. Ils poursuivent aussi les chauffards qui écrasent sans vergogne les gazelles et les antilopes sur les routes nationales, recueillent les animaux bles-

sés et les font soigner par des vétérinaires avant de les relâcher dans la nature quand ils sont guéris.

Le téléphone portable joue un rôle central dans ces actions. Les Bishnoïs ont aussi appris à médiatiser ces incidents, et les enterrements des bêtes écrasées sur les routes font l'objet, grâce à leurs actions, d'articles dans la presse.

Ils sont néanmoins déchirés par des cas de conscience terribles quand les bêtes sauvages sont attaquées par des chiens errants, car leurs convictions les empêchent de tuer les molosses. Ils doivent donc se contenter de détester les chiens en secret...

En 1998, l'acteur Salman Khan, star de Bollywood, abat une antilope sur les terres des Bishnoïs dans la région de Jodhpur, alors qu'il connaissait parfaitement la loi qui interdit la chasse sur leurs terres. La communauté bishnoï s'enflamma comme en 1730, du temps du Maharao Abhai, et entreprit une résistance pacifique : une campagne de boycott de l'acteur. Ils formèrent aussi des chaînes humaines devant les cinémas qui projetaient ses films. Désormais, ils ne sont plus jamais projetés à Jodhpur.

Comme Salman Khan est très populaire en Inde, l'opinion cria au scandale et les Bishnoïs en récoltèrent une notoriété qu'ils ne recherchaient nullement. Le riche Salman Khan réussit à éviter la prison malgré une peine confirmée en appel, mais fait toujours l'objet d'une interdiction de sortie de territoire. Il ne peut donc quitter l'Inde et a fait appel à la Cour suprême du pays pour être acquitté. L'affaire n'est pas encore tranchée et la polémique reprend périodiquement.

Le statut de la femme bishnoï

Quand un couple ne s'entend pas, il peut se séparer sans problème.

Les veuves peuvent se remarier et ne sont pas chassées par la belle-famille, contrairement à ce qui se passe encore chez les paysans hindouistes. Le système de la dot ayant été aboli par Jambhoji, la naissance d'une petite fille n'est nullement une calamité. Les femmes bishnoïs peuvent aussi parler aux inconnus. L'important dans les relations hommes-femmes, c'est de ne pas mentir. Si on trompe son conjoint, homme ou femme, on doit quitter la communauté. La femme s'occupe plutôt du bétail et de l'eau, et les hommes, des champs, où les travaux sont plus pénibles. C'est pour

**Femmes bishnoïs enlacées**

éviter de longs trajets aux femmes, allant chercher de l'eau, que Jambhoji demanda que chaque jeune couple,



Un khejri

sitôt marié, creuse son puits personnel et construit sa hutte à côté. Bref, si on le compare à celui des autres paysannes indiennes, le statut des femmes bishnoïes est bien supérieur. Et Jambhoji, qui l'institua, fut pour l'époque un grand féministe !

Le khejri, « l'arbre qui allaite le monde »

C'est l'arbre le plus respecté par les Bishnoïes, le pilier de leur organisation sociale et de leurs convictions.

Le khejri (*Prosopis cineraria*) est facilement identifiable grâce à sa silhouette solitaire qui se dresse sur un sol nu dans les régions arides, souvent en lisière des

déserts. Il résiste aux pires sécheresses grâce à ses racines pivotantes qui peuvent atteindre cinq fois la hauteur de ses branchages pour capter l'eau des nappes les plus profondes. Sa ramure se déploie en un large parasol pour prodiguer ombre et fraîcheur aux hommes comme aux animaux. Arbre sacré et providentiel pour les Bishnoïes, il produit des gousses vertes semblables à des haricots appelés « sangri », que l'on peut consommer fraîches ou séchées. Le curry végétarien confectionné à partir de ces cosses et d'épices est un délice.

Les Bishnoïes n'utilisent que le bois mort du khejri. Leurs menuisiers ont développé un grand savoir-faire pour déjouer les difficultés techniques dues à cette contrainte, et parvenir malgré tout à s'en servir pour la construction des huttes dans les villages. Le surplus de bois mort est employé pour le chauffage. Lors des cérémonies, on se sert de noix de coco pour enflammer le feu qui, selon la tradition, permet d'entrer en communication avec l'esprit de Jambhoji.

L'antilope noire, un animal vénéré

L'*Antilope cervicapra*, également connue sous le nom d'antilope indienne, est grandement vénérée par les Bishnoïes. La tradition veut qu'elle soit la réincarnation de Jambhoji.

C'est l'une des rares espèces d'antilopes chez laquelle le mâle diffère de la femelle par sa coloration noire depuis les parties supérieures jusqu'à la face ex-

terne des membres, la femelle ayant une coloration de couleur fauve. Seul le mâle porte des cornes annelées et torsadées en spirale pouvant mesurer jusqu'à 80 centimètres. La période de reproduction dure toute l'année pour une gestation de 6 mois au terme de laquelle naît en général un seul faon, parfois deux. Cette antilope a pour territoire d'origine l'Inde du Nord, le Népal et le Pakistan, mais elle a été introduite aux États-Unis.

Herbivore, elle vit dans les grandes plaines herbeuses, les bois clairs et les semi-déserts, et s'organise en hardes dirigées par un mâle adulte unique avec des femelles (6 à 50) et leurs jeunes. Les autres mâles, maintenus à l'écart ou évincés de la harde, forment alors des « clubs » de mâles.

Très agile, cette antilope peut atteindre une vitesse de pointe de 70 km/h et bondir jusqu'à 2 mètres en hauteur et 6 mètres en longueur.

Au Rajasthan, sa présence signale souvent la proximité d'un village bishnoï puisqu'on la trouve commu-



Deux antilopes noires

nément déambulant en toute confiance entre les maisons, notamment à la tombée de la nuit. Il est en outre courant que les femmes bishnoïs allaitent les jeunes faons à leur propre sein. Ce qui est une gageure quand on sait que cette espèce d'antilope est très craintive et fuit au moindre dérangement.

Elle est malheureusement menacée par le développement des exploitations agricoles et la chasse intensive des hommes.

« Bishnoïs : écologistes depuis le xv^e siècle »

Un sublime voyage en plus de 40 images exceptionnelles vous attend grâce au reportage photos de Franck Vogel sur le site :

<http://www.franckvogel.com/fr/photo/portfolio/reportage/bishnoi/bishnoi.htm>



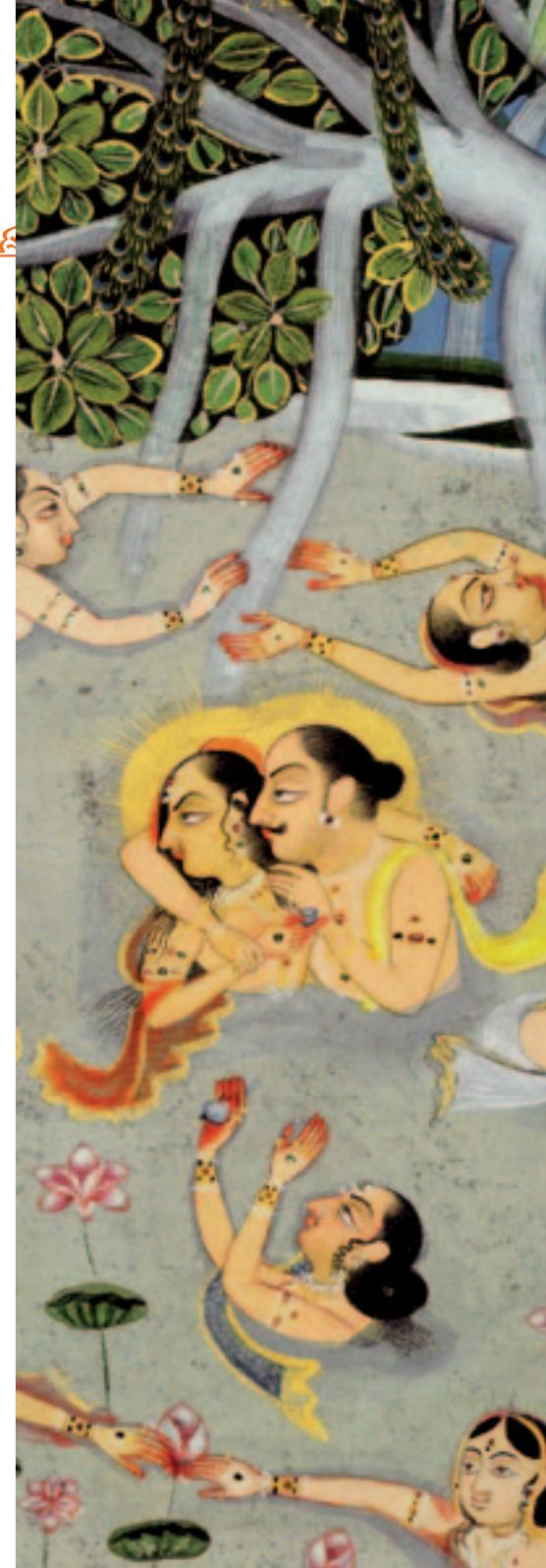
Le Palais d'où les femmes ne sortent pas

Pour en savoir plus

Sur les traces de Djambo en images

Pour écrire son roman, Irène Frain est partie enquêter au Rajasthan pendant 3 mois. Elle en ramène de fabuleux témoignages photos et vidéo accessibles sur les sites www.laforetdes29.fr et www.irenefrain.com notamment sur les thèmes suivants :

- * Le clan des Rathores
- * Le Pays de la Mort
- * Le monde et l'enfance de Djambo à Pipasar
- * Le palais de Bika (« Le Palais de la Famine »)
- * Le désert du Thar
- * Le monde des marchands (« La Rivière de vent »)
- * La danse de Binji (« Binji »)
- * La dune de l'illumination (« L'Esprit de la dune »)
- * La philosophie bishnoï (« La religion des simples »)
- * Histoire des Bishnoïs (« Comme graines jetées aux quatre vents »)
- * Massacre et immolation de Khejarli (« La sève contre le sang »)



Crédits photographiques



Collection personnelle de François Frain.

Sauf p. 9, copyright © Franck Vogel,

p. 22, 23, 27, 41, 42 copyright © Garden&Cosmos, Arthur M. Sackler Gallery,

p. 25, 43 copyright © Maharaja, Victoria&Albert Museum.

Dans le respect des éventuels droits patrimoniaux et du droit moral des auteurs inconnus des documents photographiques reproduits dans cet ouvrage, l'éditeur indique qu'il a réservé des droits et qu'il mentionnera le nom des auteurs qui se feront connaître et justifieront de leur qualité pour toute nouvelle édition de l'ouvrage.

Tous les éléments visuels, sonores et contenus graphiques et intellectuels de ce site sont considérés comme des oeuvres de l'esprit dont les droits sont strictement réservés à leur auteur.

Toute reproduction non autorisée de ces éléments et contenus sera poursuivie conformément aux dispositions légales applicables à la contrefaçon et la concurrence déloyale.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2011
7-13 boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

